

Une lecteur par le démon secouée

Ghislain Bourque

Volume 22, numéro 1, été 1989

Mallarmé : Inscription, Marges, Foisonnement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500888ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500888ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

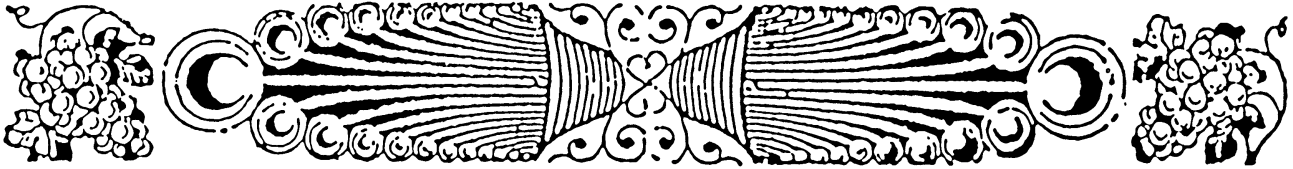
[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourque, G. (1989). Une lecteur par le démon secouée. *Études littéraires*, 22(1), 63–75. <https://doi.org/10.7202/500888ar>

Résumé de l'article

Convoquer Mallarmé, lui répondre selon les bons soins d'une gestion intertextuelle, voilà ce dont le présent article fait la promotion. Avec cette singularité toutefois que, plutôt que d'exhiber une prise en charge initiée théoriquement, le parcours adopté dévoile une aventure lectorale initialisée dans les plis de la fiction. C'est là un parti pris qui, visant à toucher Mallarmé, traverse d'abord Roussel.



UNE LECTURE PAR LE DÉMON SECOUÉE

Ghislain Bourque

De Mallarmé à Roussel,
Récrire à Tire-d'ailes!

1 L'embarras des parcours

Pour celui d'entre les lecteurs qui désire rendre compte du travail de Mallarmé — surtout si la circonstance plaide pour un fragment engagé dans une problématique d'intertextualité —, deux avenues de lecture, parmi les plus fréquentées, se présentent. La première, de loin la plus reçue, peut être dite de « théorie », alors que la seconde, un peu moins perçue, prétend être de « fiction ».

a) Le parcours de théorie

Plus familier avec le phénomène d'intertextualité, le discours de théorie, par les soins de l'analyse qu'il intègre, est toujours susceptible de convoquer dans son environnement propre un ou plusieurs fragments textuels en provenance d'un texte autre. Puis, grâce à des mesures de validation et de vérification réglées, il se fait fort de promouvoir un parcours où lesdits fragments se rendent lisibles parce que, dès lors, tout uniment visibles.

C'est là une habitude qui fait de la démarche de théorie un lieu d'exhibition authentifiée, une procession contrôlée, conçue pour promener certain trophée d'armes. Ce qui ne s'exécute toutefois pas sans, au préalable, qu'aient été aménagées certaines élémentaires étapes. Nous pouvons, globalement, en identifier trois.

Une première étape, entièrement tournée vers une activité d'indication, consiste à identifier, voire exhiber la fraction de texte qui prête à théorisation. Cette monstration réalisée, il s'agit alors de déterminer la nature, l'origine, la fonction dudit fragment, selon qu'il se prête, avec ou sans résistance, au traitement conceptuel. En cette circonstance il n'est pas rare — c'est d'ailleurs une habitude érigée en nécessité — de voir s'imposer une batterie de concepts prêts à négocier leur travail définitionnel.

Consécutivement, en vertu des affinités çà et là intuitionnées, arrivent à la suite une série d'opérations dont le mandat se résume à éprouver et à valider le sens et le mode de fonctionnement du ou des fragments élus. Ce procès, engagé

dans un travail de légitimation, cherche à rendre lisible ce sur quoi des concepts s'affairent. Partant, sélectionner, hiérarchiser, combiner, systématiser deviennent autant d'opérations désignant la distance théorique (tout autant que la mesure) éminemment nécessaire à la gestion des fragments élus. Et qui marquent les aptitudes théorisantes que l'extrait, à son corps défendant, promeut...

Serait-ce parce que le parcours de théorie participe d'une ambition finaliste, toujours est-il qu'arrive le moment où le traitement se conclut. C'est le moment très particulier où le parcours se dénoue dans l'élection d'un sens qui, lui, se trouve être partiellement extrait du travail fictionnel soumis à l'analyse, et largement salué par la mesure théorique construite à même.

Concurremment, la révélation d'un sens, l'élection d'une signification signent, du texte, une manière de le lire qui a pour double avantage de tantôt accrédi-ter une ligne théorique, tantôt alimenter une vertu idéologique...

Cette première avenue, ce premier parcours, en se prévalant d'une certaine forme de confort méthodologique, se donne pour objectif général de favoriser un démarrage de la théorie qui, par progression systématique, aboutit à la maturité conceptuelle. Cela, toutefois, ne s'effectue pas sans générer du « laissé pour compte ». C'est le cas plus particulier de la fiction qui, aseptisée pour mieux remplir son rôle de faire-valoir, accuse dans son développement propre quelque déficience que nous dirons textuelle.

b) Le parcours de fiction

Pas moins intertextuelle, puisqu'elle convoque (selon des circonstances que l'on voudra mal-larméennes) un fragment ou plusieurs en son corps propre, la fiction dispense, à l'égard dudit fragment étranger, des modalités de traitement qui, plus souvent qu'autrement, échappent à la démonstration.

À cela rien d'anormal puisque, si la théorie a pour principal objectif d'exhiber et de prendre en charge l'extrait souligné, la fiction, quant à elle, travaille plus à le camoufler. C'est-à-dire à le rendre lisible en le donnant pour peu visible. Et, conséquemment, à en gérer l'évolution selon les modalités d'un spectacle intégré.

Un parcours intégré, à nouveau, mais de fiction cette fois, se présente. Que l'on pourra résumer en trois étapes. Les premières commodités de ce parcours relèvent d'une double désignation : celle qui, selon les besoins du moment, authentifie un choix, faisant de la convocation une affaire où le fragment intertextuel sert ou de tremplin ou de relais ; celle par laquelle le morceau choisi est marqué de l'étiquette d'invitation au travail. Où, traversant des époques, franchissant des textes, le fragment se rend disponible au travail fictionnel. Et, partant, accepte l'exploration et l'exploitation systématique.

Ensuite, puisque ce sont les capacités fictionnelles qui sont dès lors étalées, le parcours de fiction engagera l'intertexte dans des mesures de conversion qui le feront passer de corps étranger à corps indigène. Selon cette circonstance, ce qui intéresse la fiction, ce sont les modalités de traitement permettant de trans-

former un lieu de désignation en un lieu de production. Dès lors, une exploitation systématique en faveur d'une ou de plusieurs dimensions particulières attribuables au fragment élu reste la principale préoccupation.

À la suite de ce que l'on pourrait appeler sa « relance opératoire », le parcours de fiction engagera l'intertexte dans une étape de promotion textuelle. C'est-à-dire une étape où le fragment autre et le texte d'accueil négocient leur intégration réciproque. En ceci que, tandis que le fragment répond aux exigences de son nouvel environnement, le texte, lui, s'adapte aux particularités du fragment convié. Toujours quelque peu polémique, ce travail engage un débat où l'enjeu est celui de la place occupée. C'est-à-dire celui de la limitation ou de l'illimitation du champ d'évolution. Ainsi le morceau choisi se voit-il soumis à des mesures régularisant et son insertion et sa propagation dans le texte.

En bref, et contrairement à ce qui semble de mise dans le parcours orthodoxe de théorie, le parcours de fiction s'accrédite du fait qu'il investit l'intertexte d'un pouvoir de production. Loin d'assister, par freinage de l'envol fictionnel, à la disposition de mesures s'employant à bonifier l'entreprise de théorie(s), par le parcours de fiction, nous sommes en présence de manœuvres servant à prolonger la vie fictionnelle de tel ou tel fragment convié. Pas d'hypothèse à confirmer donc, ni de ligne théorique à défendre, mais seulement une capacité de production à stimuler, une compétence scripturale à promouvoir.

2 Le choix des armes

Dans le cas de Roussel, et plus particulièrement d'un de ses textes, d'emblée il est à croire que la seconde avenue de traitement intertextuel, à savoir celle où c'est le parcours de fiction qui se trouve élu, s'impose.

À cela rien que de normal puisque c'est à travers *Locus Solus* et en travers de *Locus Solus*¹ que le travail se dépose. « À travers » en ceci que le fragment intertextuel se repère pour renvoyer à son champ d'origine ; et « en travers » pour cela que, repéré, il prend ses aises dans le texte d'accueil... Bref, en un même lieu, il fait montre à la fois de déportation et d'installation.

À demi-mot depuis quelques lignes, le contrat mérite une énonciation plus claire : en faisant référence à ce passage du *Locus Solus* qui met en scène une iriselle dont la queue, où se trouve avoir été fixée une plaque d'or, à la fois éprouve au moyen de coups répétés les coquilles de ses propres œufs et défie les lois de l'attraction terrestre en contrôlant sous ladite plaque une masse d'eau fixée par simple aimantation, il s'agit de démontrer comment Roussel, par la fiction, arrive à lire Mallarmé et, le lisant par un travail d'écriture — voire de réécriture —, à lui répondre.

C'est là un contrat qui, il faut l'avouer, s'il est attribuable à Roussel, repose sur une démonstration que la présente lecture doit gérer. Donc, rien moins que la première avenue de travail, soit celle où le parcours de théorie se trouve

1 Raymond Roussel, *Locus Solus*, Paris, Gallimard (Folio, 550), pp. 249-258.

avivé, obtient notre faveur. En d'autres mots : c'est en s'inspirant de la première qu'elle cherchera à rendre lisible la seconde. Sans ignorer toutefois que pour ce type de parcours, en quelque sorte double, s'imposent et des difficultés d'usage et des difficultés d'échange. Qu'elles s'imposent et se rencontrent surtout au démarrage.

Ordonnons un peu. Les difficultés d'usage se résument au fait que d'abord le fragment mallarméen ne se retrouve pas formellement inscrit dans le texte roussellien — bien plutôt il est l'objet, si l'on fait référence à la dimension dénotative de la lecture, d'un systématique camouflage — et qu'ensuite ledit fragment, parce que non uniment camouflé, est inscrit de manière dispersée : disloqué qu'il est, et distribué dans un récit aménagé en diptyque.

Les difficultés d'échange quant à elles logent dans ce que l'on pourrait appeler l'amorce lectorale. Autrement dit, dans le comment engager sa lecture : puisqu'il y a camouflage, quels sont les moyens dont le lecteur dispose pour lever le voile et ainsi rendre lisible ce qui ne se donne pas pour visible ? D'entrée donc l'inférence, l'intuition, bref l'empirisme... jusqu'à ce qu'ils trouvent des appuis, c'est-à-dire jusqu'à ce que, par cumul d'insistances, par recoupement d'occurrences, une filière se présente. Bref, ici, inaugurale, il est à partager que rien n'aura eu lieu que cette inférence, commandée par des circonstances atténuantes, à savoir : certaine posthume révélation roussellienne.

a) L'empirisme méthodique

La lecture, pour peu qu'elle veuille s'aguerrir, ne se présente jamais les yeux fermés. De

même n'arrive-t-elle jamais sans connaissance. Sinon, à trop vouloir faire sien le jeu de la découverte pure, dissociée de toute préséance culturelle, elle risque tant la redite précipitée que la ferveur fantasmatique.

Dans le cas du texte roussellien, les dangers d'une lecture sauvage paraissent disproportionnés. D'abord parce que rien n'avertit d'une quelconque entreprise régie par un ou plusieurs procédés ; ensuite parce que les procédés élus — dès lors qu'ils peuvent être considérés comme évolués — pratiquent l'art du camouflage.

De là la préoccupation conjecturale d'une lecture qui, tout en protégeant un empirisme de base, prend acte des instructions rousselliennes. Et ce faisant, par référence au « Comment j'ai écrit certains de mes livres », s'inscrit dans une manière de précepte qui dit qu'une lecture avertie en vaut deux ! À savoir une première qui se rend disponible à tout développement éventuel, et une seconde qui sait s'orienter en vertu d'une performance singulière.

Avertie donc, et non moins susceptible de s'aguerrir, la présente lecture aura su s'instruire du fait que l'élaboration du texte intitulé *Locus Solus* passe par l'application de syntagmes et formules à un « procédé dislocateur ». Et qu'en ce cas, toute intuition de base se trouve rhétoriquement orientée à la faveur de mesures de conversion qui, d'une formule pour une autre, d'un regroupement pour un éparpillement, empruntent aux calembours, à-peu-près, anagrammes, inversions, la manière d'œuvrer. C'est là une façon d'opérer qui, par quelques précautions méthodologiques, devrait permettre de mener l'intuition jusqu'à la démonstration argumentée. Avec ici le mandat de rendre lisibles

trois choses : un procédé qui convoque une formule ; puis qui la camoufle ; enfin qui textualise le camouflage.

b) La mise en perspective

Avant de se lancer, tête première, dans l'exercice de lecture, il paraît prudent de prendre en considération des faits se présentant dans le cours du sixième chapitre, puisque c'est là l'occasion d'établir la base contextuelle sur laquelle viendra en permanence s'appuyer la lecture.

Un curieux spectacle, donc, est offert au chapitre VI. C'est celui présenté par une sibylle, Félicité, assistée par son petit-fils Luc, qui consiste à mettre en valeur un oiseau exotique, une iriselle, selon un scénario pour le moins surprenant. Il s'agit en fait de manœuvres exécutées par l'oiseau et tendant à démontrer deux choses. D'abord une épreuve de sélection naturelle où le volatile emploie sa puissante queue pour éprouver ses œufs. Ainsi, par des coups répétés sur les coquilles fraîches, il détermine quelles sont les plus résistantes et donc les plus aptes à assurer une bonne croissance de l'embryon. Ensuite une épreuve d'attraction adaptée, selon laquelle le volatile sert d'instrument à une expérimentation imaginée par Canterel, le maître des lieux, qui consiste à fixer sur l'engin caudal dudit volatile une plaque d'or qui, de par ses étranges propriétés naturelles, attirera, tel un aimant, une masse quelconque d'eau qu'elle ne lâchera plus, malgré les multiples secousses provoquées par les attaques répétées de ladite queue sur les œufs.

Quant à l'affabulation de cette étrange machine, elle respecte le canevas jusque-là défendu par le texte : dans un premier temps, on assiste

à une présentation descriptive de la machine où se trouvent concentrés les opérations et mécanismes pertinents pour la performance ; dans un second, on accède à une forme d'actualisation diégétique où, par les soins d'un écrit, se trouvent motivés entre eux les divers composants de la pièce.

Les informations qu'à la fois admet et élit l'exercice de résumé ne sont pas de celles à partir desquelles va se détailler l'analyse. Puisqu'en effet, ayant affaire à des éléments qui, sur le plan sémantique, ont subi une épreuve de contraction, elles arrivent dans la démonstration sans la spécificité textuelle ni la pertinence matérielle qui leur revient. Aussi n'ont-elles d'intérêt que dans la mesure où, autorisant une saisie de l'ensemble, elles permettent de circonstancier le travail d'extraction qui, pour une analyse plus détaillée, va suivre. En fait, l'unique mérite de l'exercice contracteur est de former contexte et ainsi de localiser les mécanismes qui, subtilement camouflés, motivent le texte.

C'est ce que, en plongeant dans le détail analytique, nous allons désormais essayer de démontrer. Pour cela, il paraît convenable d'aller voir d'un peu plus près ce qui se passe dans le texte.

3 Les agents promoteurs

Dans le libellé du chapitre de *Locus Solus* ici soumis à l'analyse, quelque chose de la double représentation caractérise le personnage de Félicité. D'abord, sur un plan diégétique, elle se présente comme sibylle, propriétaire des étranges oiseaux, et invitée de Canterel. À ces titres, elle peut être considérée comme étant à l'origine de

la singulière représentation. Ensuite, sur un plan disons méta-diégétique, elle trahit un comportement proche de la lecture : pratiquant « l'art de la divination » (p. 249), elle invite à découvrir ce qui est caché par des moyens qui ne relèvent pas d'une connaissance naturelle. Ce qui, selon cet exercice, augure la prestation normalement attribuable au lecteur.

La sibylle voulut tirer parti, pour son art, du manège bizarre qu'elle avait enregistré sans en deviner le but (p. 253).

Sorte d'agent double, elle dispense un art, désigne une fonction, qui questionne le lecteur, mais qu'en retour questionne la lecture. En ce sens que, si quelque chose se trouve, sous le texte, à deviner, il reste au lecteur à pratiquer lui-même l'art de la divination. De celui où une formule serait, selon que le texte se produirait d'elle, à découvrir...

Outre cette promotion inaugurale où un personnage singulier officie en tant qu'agent, s'en inscrit une seconde dont le mandat serait de prémunir le lecteur contre les caprices de l'évolution du texte. Ce second type de promotion se trouve prendre en charge le mécanisme selon lequel la divination se pratique. Quelques extraits, dès lors, se disputent deux vertus adverses :

a) Vertu dislocative :

Ces *incohérents brimbalements* perturbaient la masse d'eau, qui, *furieusement ballotée en tous sens*, enveloppait l'œuf puis s'étalait sur la table — ne désertant jamais la plaque d'or (p. 251).

Le maître, essayant de secouer vigoureusement le précieux spécimen au sortir d'une bassine pleine, vit la masse d'eau captée se *projeter au loin en tous sens*

puis revenir fidèlement à l'eau qui la subjuguait (p. 257).

L'étrange queue [...] assaillit les coquilles en imprimant à la vague suspendue au-dessous d'elle les effarants *brimbalements fortuits* ardemment souhaités par le maître (p. 258),

soit, par cumul d'extraits, le relief d'une première vertu qui dit que le texte serait caractérisé par la disposition d'éclatements « en tous sens ». Provoquant à l'endroit de sa démarche d'écriture une démesure à la fois marquée d'incohérence et de hasard.

b) Vertu attractive :

Durant l'équipée entière, l'eau, malgré de fantastiques trémoussements *était restée collée* à la plaque d'or (p. 251).

Des mouvements continuels et baroques étant nécessaires pour bien mettre en relief les *vertus attractives* du curieux métal (p. 257).

Où, selon une juxtaposition de fragments, le profil de la seconde vertu s'établit à compter d'une tendance que pourrait avoir le texte à regrouper, attirer ce qui part dans toutes les directions.

En résumé, on assiste à la promotion de vertus où se voisinent des dispositions contraires (dislocation et attraction), par lesquelles certaine loi d'éparpillement — qu'il soit d'ordre matériel ou idéal — se trouve compensée par une mesure de regroupement.

Cette promotion, qui tout autant figure un précieux avertissement, informe le lecteur de ce que son exercice de lecture devra se rendre disponible à un texte qui, sous le coup d'une exploitation hasardeuse, part dans tous les sens ;

puis, comme assujettie à une force cohésive hors du commun, revient à son lieu d'origine.

Tels qu'identifiés, les fragments consacrés à la promotion ne composent pas directement avec ce que l'on pourrait appeler le parcours privilégié de l'écriture. Simplement ils participent à son avancement et en favorisent le développement textuel. Aussi, leur rôle se résume à orienter de manière empirique l'aventure lectorale de telle sorte qu'un parcours puisse être engagé, une piste identifiée.

Il reste, toutefois, qu'une lecture proche de la divination est un art malaisé à pratiquer, tant paraissent aventureuses les émissions de formules susceptibles de recueillir les essentielles caractéristiques du travail développé jusqu'au texte. C'est là un obstacle difficile à surmonter. Car, d'une certaine manière, ce n'est que dans l'évaluation des risques pris, dans l'objectivation de retombées lectorales dûment calculées, que s'accrédite la légitimité du ou des parcours élu(s).

Quant à savoir en quoi consiste la méthode, dont la lecture serait ici tributaire, il faut d'abord comprendre qu'elle ne se nourrit pas d'« instructions préalables » — ce qui, tout au plus, ramènerait la pratique lectorale à une stricte mission applicative ! L'essentiel réside plutôt dans cette résolution voulant qu'elle se développe dans un réseau de « constructions favorables » — ce qui, toujours plus, autorise la pratique lectorale à ouvrir sa disponibilité.

4 L'alarme référentielle

Il s'agit donc de bien s'entendre : l'art de la divination commande à la lecture de prendre

des risques. De ceux plus ou moins calculés au départ, mais qui, par recoupements d'occurrences, peuvent constituer une spectaculaire filière. C'est ce que la suite de cette étude propose, prompte à regrouper des fragments épars dont le mérite inaugural semble être l'insignifiance.

Amenés à Locus Solus, Félicité et Luc, par leurs bons offices, réalisèrent les espérances du maître, qui leur avait enjoint, en notre honneur, de se tenir aujourd'hui *sous les armes* (pp. 249-250).

Prodigieusement développé, l'appareil caudal, sorte de solide *armature* cartilagineuse (p. 250).

Félicité fit couvrir par une poule les œufs recueillis, dont la coquille, dure et solide, avait si bien résisté à la chute. Un *mâle* et une femelle naquirent, destinés par la vieille femme à une active reproduction (p. 252).

Patient observateur il [Canterel] découvrit que les petits, au lieu d'utiliser leur bec, toujours fragile, brisaient la coque, au moment de l'éclosion, avec l'audacieuse *lame* antérieure de leur queue (p. 253).

[...] un des iriseaux, ayant une fois à lutter contre un chien, s'était servi de son couteau surplombant comme une *arme* de défense et d'attaque (p. 253).

Surgie d'un contexte où deux récits se recourent :

- une iriselle assure sa reproduction au moyen d'une queue qui lui sert d'*arme* et qui *coupe* ;
- un conquérant, Cyrus, ayant conquis la Médie par les *armes*, tente de l'assujettir par l'or d'une *coupe*.

La quintuple découpe incite le lecteur à tirer profit d'occurrences qui, dans leur alignement strict, favorisent la co-occurrence. En effet, la question arrive sans peine à se poser : quel art ici disloqué arrive à s'imposer comme fait d'armes ? Et encore : quel regroupement peut

être tenté qui autorise à distance une suture entre les termes « armes », « armature », « mâle » et « lame » ?

Divinatoire, la réponse, à l'instar de la question, risque de renvoyer à l'art. Mais pas à n'importe lequel ! De celui ici que porte et qu'impose un nom déjà bien ancré dans la littérature. Et qui répondrait aux deux questions précédentes, ainsi qu'à cette troisième : qu'est-ce qui est mâle, qui coupe comme une lame, et qui s'utilise comme une arme ? Rien, excepté peut-être ce calembour :

mâle + lame + arme
Mallarmé

qui se lit du point de vue de l'iriseau (volatile comme déjà l'est aux deux tiers le célèbre auteur : mallart !) en tant que figure par excellence du « mâle armé », et dont le propre est non seulement de se défendre mais aussi, parfois, d'attaquer.

Cette dislocation, que par son pouvoir attracteur la lecture regroupe, inaugure certain travail à deviner, à savoir que, sous le coup d'une appellation, le chapitre oriente sa formulation en faveur d'une référence tout autre. Et que, partant, elle laisse entrevoir une formule qui trouve sa magie dans l'intertexte.

5 Les faits d'armes

Ce que les contorsions, trémoussements et brimbalements annonçaient, c'est, semble-t-il, une sorte de dislocation qui projetterait en tous sens une formule, ainsi que, comme cela peut déjà se vérifier, son signataire. À savoir un intertexte dont le traitement matériel (entendons ici les opérations sur lesquelles reposent des

figures tels le calembour, l'inversion, l'à-peu-près...) conditionne un complet éparpillement, faisant ainsi de l'expression « en tous sens » une sorte de programmation qui suppose que, premièrement, la formule cachée, de même que son signataire, se trouvent propulsés par fragments dans toutes les directions ; et que, deuxièmement, une fois disloquée, ladite formule se voit engagée dans une aventure d'exploration et d'exploitation de sens issus desdits fragments. C'est-à-dire cette fois une sorte de « pollinisation » sémantique.

Comme pour mieux appuyer cette position de lecture, on remarquera que ladite « projection en tous sens » se veut non seulement le fait des évolutions caudales de l'iriselle, mais qu'elle est également redevable à Cyrus, qui commande des fouilles pour obtenir de l'or du mont Arouastou : « Mais les recherches subséquentes, dirigées en tous sens, furent infructueuses, et le monarque revint à Ecbatane avec son unique spécimen » (p. 255). Ce qui, par redoublement d'occurrences, semble désigner un mécanisme particulièrement actif, même si, en la circonstance, donné pour taré dans cette fraction de chapitre.

Donc, d'une référence disloquée et éparpillée, le lecteur, par suite du remembrement opéré, est en droit d'exiger un accès à la suite référentielle, à savoir ici certaine formule inscrite dans le travail mallarméen, et dont le déchiffrement se trouve mis en cause par Félicité : « Nous voyant arriver, Félicité rangea une page qu'elle couvrait mystérieusement de figures et de chiffres » (p. 250).

De fait, il y a ici des circonstances atténuantes, le nom de Mallarmé, les recherches effectuées en tous sens induisent à faire pencher la lecture

du côté d'événements singuliers : d'abord vers une queue d'iriselle qui, au moyen de coups de dais répétés, s'affaire à sélectionner des coquilles ; ensuite vers une coupe d'or qui, ayant pour propriété l'aimantation, empêche, malgré les secousses, l'eau de s'échapper.

Puis, en prenant acte des faits que ces deux événements recèlent, la lecture, toujours, s'emploie, par actions répétées de « coups » et de « coupe », de « coquilles » et de « secousses », à répertorier du côté du hasard les singulières évolutions. C'est-à-dire à détecter, mais tout autant regrouper ce qui, par déformation professionnelle, réfère à l'emblématique formule mallarméenne : « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard », c'est-à-dire une formule que l'écriture aurait minutieusement éparpillée dans le chapitre et que, par force cohésive, la lecture aurait pour mandat de reformuler². Autrement dit une écriture qui, par dislocation continue, exigerait de la lecture une distorsion contiguë.

Cela, comme en témoigne la reformulation du nom d'auteur, saurait s'obtenir. Mais non sans la réalisation d'un double déchiffrement. Puisqu'en cas de réécriture, on peut compter sur au moins deux reformulations opérantes : l'une cédant au hasard par élimination, l'autre se jouant du hasard par attraction. C'est sur cette double affectation qu'il faut maintenant se pencher.

a) La sélection naturelle

Cette première découpe témoigne d'une dramatisation de la formule mallarméenne qui se

trouve, quand bien même éparpillée, approximativement préservée.

Rappelons les faits d'un chapitre qui entraîne la cohabitation de deux récits distincts. En insistant, toutefois, sur le premier des deux récits présentés (puisque l'activation du second se fera dans le prochain développement analytique : l'adaptation attractive) :

[Une iriselle, par coups répétés de sa queue formant dais au-dessus de sa tête, s'emploie à éprouver les coquilles de ses propres œufs : préservant celles demeurées intactes et rejetant celles marquées par les fissures.]

De cette contraction diégétique on peut plus textuellement repérer les fragments qui trahissent une formule éparpillée en tous sens. Ici, des extraits s'imposent :

Prodigieusement développé, l'appareil caudal [...], créant au-dessus du volatile un véritable *dais* horizontal (p. 250).

[...] deux oiseaux d'éclatant plumage, ornés d'une *queue* insolite formant *dais* au-dessus d'eux (p. 252).

Très affûtée, l'extrême portion antérieure de l'armature formait [...] un solide *couteau un peu arqué* (p. 250).

[...] pour faire glisser avec pénétration, sur la solide carapace qu'elle prétendait *couper, l'arête courbe du couteau* (p. 251).

[...] *certain couteau* naturel dont le tranchant, constituant la partie antérieure de sa *queue, incisa* quatre coquilles (p. 253).

[...] une plaque d'or retenait ballante sous elle [...] une lourde masse d'eau qui, pouvant représenter un *demi-litre* [...] (p. 250).

La coquille, enfin entamée, montra une légère *fissure* (p. 251).

² On sait le coup mimétique que cela génère puisque la formule mallarméenne se présente elle-même dispersée dans le poème qui l'accueille... Et que son regroupement ne se réalise que par renforcement typographique !

[...] elle éprouva le dernier, bientôt doté d'une mince *entaille* due à l'engin habituel (p. 251).

L'enfant, à son dixième trajet, reparut au bout de la passerelle, portant sur l'épaule une *caisse à claire-voie* (p. 252).

Sitôt regroupés, les quelques extraits ici exhibés engagent de fort curieuses résonances. Matérielle ou idéale, la lecture y trouve son pesant de formule.

Un coup de	dés	jamais	n'abolira	le hasard
Une queue d'œufs	dais	navaja (couteau espagnol à lame effilée et légère- ment courbe)	nabot-litre (un demi- litre d'eau)	- lézarde (fissure les co- quilles) - harasse (caisse à claire-voie)

Cela pour dire que, dans cet exercice de sélection naturelle, ne se perd de vue ni la lettre de la formule mallarméenne, ni son esprit. Ainsi, sitôt constaté son éparpillement, la formule garde quelque chose de son sens. Car si, comme Mallarmé, on se plaît à reconnaître que jamais un coup de dés n'abolira le hasard, force nous est, de concert avec Roussel, d'admettre que dans des circonstances exceptionnelles une queue de dais en vient à sélectionner ce qui pour le poète constitue le hasard quotidien : la coquille !

Une sélection en somme qui, en regard du hasard, fait figure d'abolition. Puisque, par les coups répétés du dais, des coquilles sont éliminées (« Canterel comprit que la femelle, pour empêcher des naissances prématurées, éliminait les coquilles relativement frêles », p. 253), et d'autres préservées : « le seul œuf demeuré intact fut

rejoint par l'iriselle, qui se mit à le couvrir [...] » (p. 251).

Voilà qui, surgi de la coupe et du bond, témoigne d'une exploitation en tous sens. Et qui, tout à la fois, demeure dans le voisinage formel et sémantique de la formule. Puisque l'on peut avancer que ce qui est le fruit du hasard, curieusement, provient d'une « harasse ».

b) L'adaptation attractive

Dans la cohabitation prescrite, il est étonnant de constater que les deux récits conviés (celui de Félicité s'appropriant l'iriselle, et celui de Cyrus voulant s'approprier la Médie) ne baignent pas dans les mêmes eaux. D'une certaine manière, cela témoigne d'une dislocation, d'un éparpillement qui, en allant dans tous les sens, ne se restreint pas à un seul et même parcours.

Aussi l'aptitude de cette deuxième découpe consiste-t-elle à révéler ce que, par surcroît d'exploration, la formule mallarméenne recèle encore d'exploitable. Mais, avant d'aller plus loin, rappelons la suite des événements :

[Cyrus, ayant conquis la Médie, voulut souligner sa victoire en buvant, dans une coupe faite de l'or du pays vaincu, l'eau de son fleuve, le Choaspes. Peine perdue, puisque l'eau resta collée à la coupe aimantée, et ainsi ne put satisfaire le conquérant dans son désir de boire l'emblématique rasade.]

Encore ici quelques faits surprennent :

[...] Cyrus [...], d'un seul trait, vidait un vase précieux empli d'eau puisée à la plus marquante artère fluviale de la contrée ;

[...] le conquérant [...] prenait symboliquement possession du pays dompté.

[...] pour son emblématique *rasade*, il fit forger une *coupe* dans le bloc *d'or* ramené de la mine. Le conquérant boirait ainsi l'eau du Choaspes... (p. 255).

[...] l'eau, *retenue par une force étrange*, ne peut franchir son gosier.

[...] l'eau, sans tomber, pendait au-dessous de la *coupe*.

L'or exerçait sur la masse d'eau une *invincible* et mystérieuse *attraction*.

Mais il eut beau la renverser au-dessus de sa tête rejetée en arrière, *l'eau*, retenue par une force étrange, *ne put franchir son gosier*.

Et, *jamais*, dans la suite, Cyrus ne parvint à soumettre entièrement les Mèdes qui [...] travaillaient sourdement sans relâche à *secouer le joug* des Perses (p. 256).

Dès lors, la dislocation opérant, encore que compensée par les vertus attractives de la lecture, on assiste, seconde variante, à un nouvel éclatement de la formule.

Un coup de dés jamais n'abolira le hasard
Une coupe d'or aimant ne boira la rasade,

c'est-à-dire, ici, une formule à nouveau éparpillée qui dit pour son regroupement de faits que, telle l'iriselle secouant de sa queue le demi-litre d'eau, les Mèdes vont tenter, une fois la rasade de Cyrus abolie, de secouer le joug des Perses. Incapable de soumettre l'eau du Choaspes, Cyrus n'arrivera pas à échapper au chaos. En ce sens qu'il ne pourra stabiliser sa nouvelle colonie. C'est là, de manière consécutive, l'annonce en clin d'œil d'une virtuelle *prime* historique, à savoir cette nouvelle attirance de la formule :

Cyrus *n'abolira le hasard* pas plus qu'il *n'a Balthazar*, ce régent de Babylone tué lors de la prise de la ville par le conquérant, au moment où il se livrait à une orgie.

C'est là en somme, par secousses, une adaptation de la formule qui passe par une attirance peu commune. En créant spectacle, la singulière attraction offre en lecture une abolition de rasade, une résistance de Balthazar que l'on pourrait situer dans la tradition de Schéhérazade. En ce sens que, se commettant par répliques, l'écriture s'éparpille en ne cessant de se donner suite.

6 Un dispositif à répliques

La convocation d'un intertexte chez Roussel a ceci de particulier qu'elle ne se limite pas à l'exhibition stricte d'un concours de circonstances culturelles. Tout autre, la convocation de formule entraîne le littéraire dans le littéral. Et ainsi s'autorise à inscrire, selon une dimension autre, un développement textuel qui tient compte et de l'esprit et de la lettre.

L'exemple jusqu'ici donné témoigne à plus d'un titre de cet état d'écriture. Secouées dans tous les sens, les répliques se font rarement attendre. Même que, dans leur dislocation littérale, elles ne manquent jamais de systématiser le hasard. On n'a qu'à réexaminer le chemin parcouru pour s'en convaincre.

La première réécriture, qualifiée de « sélection naturelle », a permis, à travers un éparpillement en tous sens de la formule, d'occuper un champ où se trouve inscrit un dialogue. Disloqué selon les caprices d'une matérialité bondissante, l'intertexte en est venu à générer sa propre réplique. Cela fut surtout marqué du fait de la distribution d'éléments dont les labeurs conjugués ont répondu à la conception mallarméenne du hasard. On reconnaîtra ici certain postulat roussellien

sur la problématique de sélection naturelle des coquilles. C'est là une circonstance intertextuelle qui, en plus d'être gérée par une assignation productive (le texte en effet ne cite pas explicitement Mallarmé mais emprunte à certains de ses extraits la matière à œuvrer), autorise un développement diégétique traversé de considérations critiques (le texte, loin de se contenter de faire référence, s'emploie tout crûment à discuter le parti pris d'écriture). C'est, en regard du processus d'intertextualisation ici convié, la marque d'un coefficient critique débordant le banal commentaire.

La seconde réécriture, quant à elle, a joué son éparpillement sur fond d'attraction. C'est ainsi que « l'adaptation attractive » a su pratiquer, dans le parcours engagé, ce qu'il conviendrait d'appeler un « retour de balancier ». Au sens où, quand bien même disséminée, la formule s'est employée à désigner sa force cohésive. Sachant ainsi garder dans sa zone d'appel les développements, les secousses diégétiques issues de sa dislocation même. Ce qui en a fait, non plus le mécanisme par les soins duquel le texte en arrivait à plaider pour la sélection de coquilles, mais celui plutôt en vertu duquel le texte s'est plu à désigner certaine propriété de la formule inaugurale. À savoir : l'or, autant que l'art, reste inassujettisable. Ce, quand bien même secoué dans tous les sens imaginables. À preuve, ce « coup de dés » toujours lisible malgré les efforts de Cyrus qui, d'une rasade, tente d'en maîtriser le spectaculaire chaos (choaspes).

Voilà qui, à nouveau, en regard du processus d'intertextualisation, pose sur le texte un label d'autoreprésentation qui dépasse la simple réflexivité.

Comme on peut le constater, de Mallarmé à Roussel s'inscrit une manière de filiation où, selon les caprices du hasard, se discute et se dispute la littérature. Engagée dans un processus d'intertextualisation, l'écriture roussellienne d'abord s'emploie à ériger le fragment emprunté en tant que programme de construction de texte. Pour, ensuite, suivant le cours de la diégétisation, venir caractériser cette même programmation par les soins d'anecdotes auto-représentatives.

Plus alors que d'explorer la formule mallarméenne, Roussel se permet et de la désigner, et d'y répondre. De la désigner, en faisant du hasard une matière à discussion ; d'y répondre, en fondant sur de savants calculs la mise en scène la plus appropriée pour son activation même.

Mais qui sait, tous ces calculs, peut-être, ne servent-ils encore qu'à désigner, tant paraît planer sur le texte l'ombre de Balthazar, à l'adresse duquel, prophétique, une menace s'est inscrite au moment où Cyrus pénètre dans Babylone : « Mane, Thecel, Pharès ». À savoir : « compté, pesé, divisé », ou, encore mieux, signe d'un ultime éparpillement, venant rejoindre le

Mallarmé inaugural : Stéphane
mâle + lame + arme Mane + thecel = pharès !

7 Récrire par secousses

Le mécanisme par lequel le texte arrive ne peut ici être considéré comme pur. Composé d'opérations provenant de stratégies scriptorales diverses, on se doit de le donner comme hybride, c'est-à-dire au croisement de trois aventures singulières.

D'entre celles-ci, la première et, disons, la plus fondamentale, est celle dite « intertextuelle ». C'est l'aventure selon laquelle un fragment d'un texte autre (« Un coup de dés » de Mallarmé) se trouve convoqué à des fins opératoires. C'est-à-dire avec pour objectif de participer au développement du texte qui l'accueille. Cela, on l'aura noté, se réalise d'une manière si spectaculaire — n'oublions pas que Canterel en fait une attraction ! — que la lecture se doit d'en prendre acte.

Mais avec l'aide de la seconde ! Sans quoi la première d'elle-même s'annule... Car ce que tient pour caractéristique cet intertexte réside dans le fait qu'il se camoufle. Et que, pour favoriser ce camouflage, rien moins qu'une aventure « infratextuelle » se trouve convoquée. À savoir donc que le texte se met dans un état tel qu'il nous rend lisibles certains de ses fragments, voire sa formulation même, à compter de recouvrements débordant le strict voisinage sémantique des éléments mis en cause. De fait, par certaine aptitude à générer de sa marge ou

d'entre ses lignes des développements inattendus, le texte rend lisible un intertexte qui, a priori, ne se donne pas pour visible. Figurant une stratégie de remembrement, l'infratexte parvient, malgré la dislocation aiguë dont souffre la formule, à supporter de manière cohésive l'aventure intertextuelle.

Sauf qu'à la considérer comme telle, elle ne la rend pas lisible à n'importe quel prix... Ni de n'importe quelle manière. Car ce que par surcroît d'insistance la lecture découvre dans le parcours engagé tient à ceci : l'intertexte se montre décelable par les bons soins d'un infratexte qui se conduit en « métatexte ». C'est-à-dire comme un texte qui s'emploie à désigner certains des mécanismes avec lesquels, grâce auxquels il se développe. La dislocation en tous sens, de même que l'attraction vers un point unique, ici, désignent à souhait les arguments selon lesquels s'articule la stratégie du camouflage.

Université du Québec à Chicoutimi